

Baie de Providence

Demain il y aura l'éclipse de soleil. L'ombre de la Lune touchera la Terre ici, à Kamchatka et à Tchoukotka, traversera le détroit de Béring, passera le long des côtes de l'Alaska, arrivera au nord du Canada. Les habitués des régions polaires – scientifiques, ou tout simplement des habitants locaux – passagers de la ligne du grand Nord de l'Aeroflot – s'impatientent, pressés de partir. Les uns pour reprendre leur travail, les autres pour retrouver leurs familles, ou bien des curieux qui veulent assister à l'éclipse. Mais le grand Nord ne serait pas le Grand Nord s'il ne corrigeait pas de façon arbitraire et imprévue les projets et les rêves de ceux qui s'y trouvent.

Ils étaient tous assis dans la salle d'attente de l'aéroport d'Anadyr depuis bientôt huit jours, et toutes les deux heures avaient droit à la même annonce : « Le vol Anadyr – Providence est retardé en raison des conditions météorologiques », « Le vol Anadyr – Magadan est retardé... », « Le vol Anadyr... », et ainsi de suite - sur toutes les directions desservies. De cette façon, ces « prisonniers » de la météorologie avaient l'impression de se familiariser avec cette science jusqu'à ce jour incompréhensible pour la majorité. Certains eurent même la conviction de pouvoir bientôt pénétrer le mystère du temps qu'il ferait les jours à venir. Comme si cela pouvait leur servir de ne pas faire attention aux annonces cent fois entendues que diffusait le vieux haut-parleur cloué au mur malpropre de la salle d'attente.

D'ailleurs, l'expression « étaient assis » ne reflète pas tout à fait la réalité : la plupart des voyageurs n'avait pas de places assises. Ceux qui par miracle avaient eu la chance d'en avoir une parmi les deux douzaines de chaises étaient, en effet, assis. Mais comment ! Sans avoir le courage de quitter leur place ne soit-ce que pour un instant, ceux-ci s'appuyaient de tout leur poids sur le sacrum en angle obtus – afin de pouvoir allonger leurs jambes. Si quelqu'un se levait pour aller aux toilettes – c'était fini, la place était perdue. Les nuits paraissaient longues, et pour soulager les jambes enflées, les gens les soulevaient délicatement et les installaient sur les épaules ou le dos de ceux assis devant. Puis, ils se rendormaient. Vu de profil, ce manège faisait penser à l'enregistrement en ralenti des ondes humaines des supporteurs sur les tribunes d'un stade pendant les matchs de foot...

Le matin, quand le grésillement du haut-parleur interrompait le lourd sommeil, on voyait bien les traces de semelles sur les vêtements des gens du « parterre ». Mais ça n'attirait plus l'attention de personne.

Certains s'allongeaient à même le sol froid, juste sur un journal, étendaient les jambes avec un soupir de délectation ; les autres se débrouillaient mieux – en occupant pour une nuit la guérite de la billetterie. Ceci était considéré comme un confort inouï : le sol y était en bois, et les cloisons protégeaient les dormeurs du mélange des miasmes de la foule : alcool bon marché provenant du buffet local, chaussures, bottes et chaussettes imprégnées de la transpiration des pieds qui y étaient enfermés depuis plusieurs jours.

Le matin, ceux qui n'étaient pas en « parterre » pouvaient au moins sortir et se promener autour des murs en bois du bâtiment de l'aéroport. Or, chose étonnante, dehors ils n'apercevaient pas les couleurs de la nature, ni sentaient la fraîcheur de l'air : tout leur semblait gris, couvert de poussière, comme si la Lune avait déjà, bien

avant l'heure, obstrué la lumière de soleil. Au fait c'est un mécanisme de protection qui se déclenchait : l'incertitude prolongée et l'absence d'entrevoir l'issue ne permettaient pas de retrouver les récepteurs sensoriels. Pour rester opérationnel, pour ne pas permettre une prostration plus que probable dans de telles conditions, l'organisme laissait estomper les couleurs vives, atténuer le relief, mettait la personne dans une sorte de cocon invisible. La seule chose qui transperçait la coquille de ce cocon était le bruit assourdissant des moteurs provenant de l'aérodrome de guerre situé à côté : l'aviation militaire n'avait pas le droit de tenir compte du beau ou du mauvais temps.

Sur le sol dans un coin éloigné de la salle d'attente, deux homes étaient installés. L'un d'eux était chimiste, un jeune homme blond et maigrichon, il venait de terminer ses études à la faculté, avait eu son diplôme huit jour auparavant et avait obtenu un poste à l'Institut des Recherches Arctiques. C'était sa première expédition.

L'autre était ingénieur électronavigateur, plus âgé que son camarade, avec un petit ventre et de toute évidence marié puisque assez soigné. Depuis dix ans il habitait au Nord avec sa famille, mais cette fois il venait, lui aussi, de Leningrad où il avait reçu des instructions pour l'organisation de la patrouille des glaces dans la mer de Tchoukotka. Pour tout dire, à Leningrad il n'avait été que de passage, en revenant des vacances au bord de la Mer Noire où l'on gaspille d'habitude l'argent gagné au-delà du cercle polaire.

Ils étaient donc assis dans un no man's land artificiel – généreusement ouvert : la « Leningradskaïa pravda » – et, tout en dévorant des tartines, déjà un peu sèches, avec du saucisson de Krakovie, ils examinaient sur la carte la zone de la future patrouille des glaces. Le regard du chimiste tomba sur une photo dans le journal leur servant de paillason – la position géographique de l'éclipse de demain. Le dessin de la ligne noire correspondait d'une façon étonnante avec le trajet de leur fu-

tur expédition sur la carte de l'électronavigateur. Le novice des pôles en fut étonné, inquiet et même terrorisé. Il arrêta de mâcher, mais se garda de dire quoi que ce soit.

L'éclipse, ce phénomène que personne ne pourrait annuler, était annoncé pour le lendemain, et l'agitation commençait à gagner l'aéroport. Malgré les mauvaises prévisions on préparait un avion pour les astronomes de l'Observatoire de Poulkovo. Ils étaient là depuis une semaine, et se sentaient déjà comme chez eux dans ce refuge imposé à tous ces passagers oubliés par la Providence. Maintenant ils se réveillèrent prétendant l'urgence ! Puisque les militaires volaient, eux aussi, ils en avaient le droit. Une logique massacrante, on pouvait même dire meurtrière !

L'électronavigateur était un polaire expérimenté ; l'itinéraire Anderma - Tiksi - Dikson - Anadyr lui était plus que familier. Il savait par conséquent que dans des situations extrêmes il valait mieux avoir l'air d'un chef de quelque chose. Cette fois-ci sa calvitie luisante, sa barbiche bien coupée, sa chemise blanche avec une cravate à rayures lui permirent de s'introduire à bord de l'avion prêt à partir. Poussant devant lui le jeune spécialiste portant leurs deux valises, il s'adressait avec un aplomb incroyable aux astronomes sidérés : « Camarades, demain nous observons l'éclipse depuis le bateau basé dans la mer de Chukotka. Une responsabilité colossale, camarades ! Colossale ! »

Le petit avion ayant à son bord quinze passager et une dizaine de caisses avec des oeufs frais, décolla presque sans avoir roulé, et quelques instants après vola au-dessus des nuages bas, noirs, menaçants. Un grand soleil fit jour à l'intérieur, comme pour interrompre la suite sans fin des jours sans événements. Comme si tout ce qui s'était passé avant, avait semblé gris ou noir et blanc recouvert d'un voile opaque.

Une heure après tout le monde se colla aux hublots : en bas, un hameau polaire se lovait au pied des mon-

tagnes enneigées qui entouraient de trois côtés les eaux turquoises de la baie de Providence. Après l'aéroport d'Anadyr – c'était Sotchy ! Les mêmes couleurs, les mêmes montagnes, et l'air à l'odeur marin. Sauf que la mer ici est froide et moins salée, même si en cette saison elle reflète aussi bien toutes les nuances du ciel d'un bleu éclatant. Un petit bateau blanc était amaré au port participant par son élégance à ce paysage idyllique.

Toute l'équipe de la patrouille des glaces était enfin présente. Dès ce moment et pour cinq ou six mois ce petit bateau à l'apparence si fragile leur servirait de maison. Ce matin-là l'équipage était si occupé par les préparatifs pour le départ que l'éclipse fut presque oubliée ; mais la nature reprit vite le dessus : tout autour devint sombre comme à la nuit tombante, le quartier du soleil, mangé par l'ombre de la lune, s'amenuisait de plus en plus. Enfin le soleil, avant de devenir invisible, se para d'une couronne de diamants et finit par s'entourer d'un collier scintillant. Les étoiles apparurent dans le ciel noir. Une minute s'écoula, puis encore une ; les étoiles s'éteignirent, le soleil brilla, et le ciel bleu, à nouveau découvert, rendit à la mer sa couleur azur. Pour un instant la nature avait laissé entrevoir un de ses mystères, pour un instant seulement. Le petit bateau blanc, sans se précipiter, comme voulant souligner son importance, quitta le port.

Les matelots et les membres de l'expédition : étudiants de l'école de la marine, hydrologues, océanographes et chimistes furent logés dans de grandes cabines à la proue, les chefs eurent leurs cabines à l'arrière, tandis que le jeune spécialiste et l'électronavigateur, comme de vieux amis, prirent une cabine pour deux au milieu du navire.

Le commencement de la saison de travail fut perçu très différemment : pour les uns ce fut enfin le retour à la vie normale ; c'étaient ceux qui se sentaient mal à l'aise à la maison, s'identifiant à des officiers à la retraite ou à des prisonniers relâchés. Tandis que pour les autres,

qu'on appelait un peu dédaigneusement « des comptables », l'expédition n'était qu'une bonne occasion d'additionner le magot qu'ils auraient au retour : à leur salaire s'ajouteraient des primes de terrain, de tempêtes, de risques. En plus le tout serait multiplié par deux grâce au nom du port d'attache : baie de Povidence. Ces derniers commencèrent déjà le compte à rebours.

Une semaine passa. On ne voyaient pas encore le bord de la banquise, il n'y avait pas encore de vents forts et il ne fallait toujours pas gratter la glace sur le pont. Mais il y avait de la houle, et la moitié de l'expédition n'étaient plus capables d'apprécier la beauté du grand Nord en raison du mal de mer. Dans le local du laboratoire d'hydrochimie – deux mètres sur trois – trois personnes travaillaient : à part le jeune spécialiste de Leningrad, en l'occurrence le chef du labo, il y avait deux étudiants d'une école professionnelle. Ces deux-là habitaient une des grandes cabines, avec les hydrologues. Le travail des chimistes n'exigeait leur présence que pendant les arrêts du navire, c'est pourquoi ils occupaient les lits supérieurs.

Le navire était ballotté ; dormir devenait presque impossible. Les anneaux des rideaux mal lavés grinçaient sur les tringles métalliques en se déplaçant du haut vers le bas dans le rythme du roulis ; quand le tangage s'y ajoutait, les rideaux commençaient à se balancer. De droite à gauche. De droite à gauche... Parfois ils s'arrêtaient en cassant le rythme des accès de nausée, ensuite tout recommençait de plus fort. Pendant ses heures creuses l'électronavigateur prit l'habitude de graver les scènes de l'histoire de tchoukch sur les défenses des morses à l'aide d'une aiguille chauffée au rouge.

A l'arrière dans le carré où mangeaient les chefs ça tangait moins, par contre la nausée guettait sans s'annoncer : on s'en apercevait au dernier moment. Comme quoi il valait mieux manger vite dans la cantine avec les matelots, surtout que c'était plus proche de la cabine : le bol

de soupe et un morceau de pain gris toujours humide à la main gauche, la cuillère – à la droite. Le tout était fini en une minute. Il était inutile de demander du rab – ç’aurait été du gaspillage. Idem pour le plat de résistance. Le plus important était de prendre la position horizontale le plus vite possible – pour pouvoir digérer au moins un peu.

D’habitude cette position ne durait guère qu’une dizaine de minutes, plus longtemps était impossible – on fonçait direct vers les chiottes. Pas vers le pont, comme parfois on écrit dans les livres, non, puisque depuis le pont tu risques de suivre ton déjeuner par dessus bord. Tandis que dans les toilettes tout va bien, personne ne te voit, tu ne tombera nul part. Le seul problème est ne pas se salir ; il vaut mieux savoir quel est le moment propice pour se pencher au-dessus du trou. Ça ne vient qu’avec une certaine expérience : en fait il faut à la fois bien connaître les bruits du bateau – du moteur et du bouillonnement dans les tuyauteries – et avoir de l’intuition : le corps doit bien évaluer la vitesse de chute de la proue du haut d’une vague.

Ensuite vite « à la maison », au lit.

Les hublots étaient fermés hermétiquement, les portes de toutes les cabines, au contraire, ouvertes pour laisser passer un peu d’air ; hélas, celui venant de la machine est toujours prépondérant ! Et une pensée trotte dans la tête : cela ne finira pas, ni dans une heure, ni même demain... Cela durera après demain, un mois, et deux mois après !

Deux mois de cette vie passèrent. Au fait leur travail consistait à rechercher par tous les moyens le bord de la banquise, et à en communiquer les coordonnées à tous les bateaux se trouvant dans le secteur. En même temps on faisait de la recherche : mesurer à plusieurs profondeurs la vitesse du courant marin, la pollution, la température et la salinité de l’eau, ainsi que son contenu en oxygène, en silicium et autres éléments chimiques. Sur la base de ces données les géographes émettraient ensuite des conclusions scientifiques.

Le bateau revint dans la baie de Providence pour deux jours après être passé par la partie nord de la mer de Bering, et après avoir fait une cinquantaine d'escales pour effectuer des mesures. On s'y approvisionna en eau potable et on ramassa les liasses de lettres accumulées depuis le dernier passage.

On n'eut même pas le temps de marcher sur le sol ferme pour perdre l'habitude de tituber, et voilà qu'on se retrouva au centre d'un cyclone, mais cette fois à la frontière de la mer de Sibérie orientale et de celle de Tchoukotka, tout près de l'île Gérald. Maintenant il fallait prendre une décision : où aller. Il n'y avait aucun ordre, la ligne en pointillé sur la carte n'étant qu'une vague recommandation. On convoque une réunion – sept chercheurs : hydrologues, chimistes et océanographes – plus le jeune et démocratique chef de l'expédition. Ils essayèrent de tomber d'accord sur les démarches à effectuer : rester sur place ou bien continuer jusqu'à la mer de Beaufort ?

D'un côté c'était si bon de rester ancré au milieu du détroit De Long entre l'île Wranguel et le continent : la mer n'y est pas profonde, entre trente et quarante mètres, ce qui voulait dire qu'il n'y avait que six niveaux des mesures à effectuer une fois toutes les cinq heures. Rien d'autre durant les deux mois à venir ; et surtout, ce qui était le plus important, pas de mer déchaînée. Plus tard on pourrait introduire les résultats dans des formules compliquées décrivant, soit disant, les nuances des courants marins dans cet endroit bien sympathique, et, de cette façon on aurait fait une certaine contribution à l'étude de l'Arctique.

Enfin, le temps qu'il faisait ! Quel beau temps il faisait ici ! Dans la journée des couleurs vives partout : la mer azur, des orques bleues, des morses satinés et des phoques luisants. Et les aurores boréales ! Comme on rêvait de débarquer pour une semaine à l'estuaire d'une rivière, pêcher du saumon, chasser des canards, saler et cuire tout ça... Rien que les oeufs de saumon on en aurait mangé pour toute sa vie.

Et de l'autre côté, qu'est-ce qui pouvait les attendre ?

Prendre à droite, puis vers le nord, vérifier où est la banquise, et filer ensuite dans la mer de Beaufort. Et là-bas ! Au-dessus de l'Alaska et du Canada – un espace inépuisable, non seulement pour la science mais aussi pour le romantisme. Primo, après le 15 septembre il était vivement déconseillé d'y aller : trop dangereux ; on y allait donc presque jamais. C'est que la glace se déplaçait rapidement vers le cap Barrow et la sortie de la mer de Beaufort risquait d'être bouchée à tout moment. Et puis, la profondeur en ce lieu ! Trois mille mètres, ce qui voulait dire cent fois plus qu'ailleurs. On n'aurait jamais assez de petites bouteilles pour les échantillons d'eau, et on serait obligé de travailler pratiquement sans repos, sans respecter ses quarts. En plus s'il y a pas de glace, ça bougerait de nouveau très fort, et cela n'est pas trop romantique. Mais quand même...

Ils discutèrent longtemps, bien que dès le début tout le monde était pour l'exploit. Quatre d'entre eux étaient assis par terre, trois à table ; les premiers étaient persuadés que de cette façon ça tanguait moins. Ils sortaient de temps en temps, revenaient, sortaient de nouveau.

Il fut décidé d'aller vers le nord – regarder où était la glace, et réfléchir en fonction. La glace était loin, rien à faire, le romantisme du grand Nord et le devoir du chercheur l'emportèrent sur la physiologie. Surtout que, comme disait le chef chimiste, c'était ce secteur que l'ombre de la Lune avait recouvert lors de l'éclipse. Une coïncidence ? Peut être, mais cela les attirait par magie mystique.

D'ailleurs ce fut ce même chimiste qui évoqua cette coïncidence, et ce ne fut pas par hasard : la chimie, elle aussi est magie par excellence. Si on avait le courage de mettre le bout du nez dans le laboratoire de chimie de l'eau en risquant d'inhaler des vapeurs d'ammoniac ou de l'acide chlorhydrique, la première chose qui sauterait aux yeux de ce courageux seraient des centaines de petites bouteilles

en plastique remplies d'eau prélevée à différentes profondeurs. Ces flacons sont partout – sur les étagères, sur les tables, au sol, aussi que dans les poches des blouses de couleurs indéfinissables et trouées par les acides.

Et quelque part au milieu de ce bric à brac – un chimiste ébouriffé, tel un sorcier courbé au-dessus de ses trésors. Sauf qu'il lui manque une grosse capuche noire. A l'aide d'une pipette en verre il aspire du liquide d'une bouteille, et une seconde après il en recrache dans un seau posé par terre. Si ça tangué tout au cours de son quart, ses yeux finissent de refuser de distinguer les indications du photolorimètre, et les rayons verts du petit écran commencent à sauter, à clignoter pour finalement se transformer en une tâche grise.

Comme cela avait été décidé lors de la réunion, « Maiak » parcourrut plusieurs fois la mer de Beaufort et arriva à l'embouchure de la rivière Mackenzi. Alors, le capitaine, sans avoir expliqué quoi que ce soit à qui que ce soit, fit demi-tour en direction de la mer de Tchoukotka. Pourquoi ? Eut-il eu peut d'un avion américain qui hier trois heures durant suivit le pauvre petit navire ? Mais y avait-t-il de quoi avoir peur ? Nous sommes en eaux neutres. Ce sont les gringos qui auraient dû être bien plus inquiets en découvrant ce minable moyen de locomotion maritime au nord de l'Alaska : « Que font ces idiots ! Dans les routiers il est bien dit que c'est dangereux ! Que va-t-on faire avec ces damnés Russes si jamais ils sont obligés d'hiverner ici ? »

Finalement le dénouement fut à la fois plus simple et plus compliqué. Le maître d'équipage tomba malade. Sa gorge lui faisait si mal qu'il ne pouvait presque plus respirer. Pas de médecin, pas de possibilité de consulter par radio faute de réseau en ces lieux isolés. Une seule solution – faire demi-tour et aller dans le détroit de Bering. Et il faut dire qu'il était temps : ils purent passer au dernier moment. Le bord de la banquise était proche de cap Barrow.

C'est dire, si leur bosco n'était pas tombé malade, c'eut été un hivernage obligé, ce qui ne figurait ni dans les projets de l'expédition ni dans ceux d'aucun de ses membres.

Eh bien, il faut dire que tout le monde en avait assez : depuis cinq mois il ne mangeaient que des patates seches, du borchtch en conserves, du pain à la mie humide et du saumon salé. Tous rêvaient de la terre ferme, des conversations avec les siens, du rôti de porc. Tous les matins l'odeur alléchante du « pain perdu » au beurre rassemblait tout le monde devant la cambuse – ceux qui commençaient leur quart et ceux qui avaient encore le droit de dormir. Cette odeur était plus forte que celle du fioul, mais uniquement dans ce minuscule carré : c'est un des matelots qui, avant de commencer son « foutu de quart », faisait des toasts de pain humide, il en faisait beaucoup, suffisamment pour tout le monde.

Or, ce matin-là personne ne dormait, personne n'avait envie de toasts. Il était question de s'approcher d'un grand bateau qui devait embarquer le malade. En plus on avait envie d'entendre quelque chose qui soit nouveau, inhabituel, extraordinaire pour ces gens qui depuis plusieurs mois erraient dans l'océan Arctique sans avoir aucune nouvelle du continent. Pour eux le seul « changement dans le monde » était celui des conditions arctiques diffusées par les Américains et que l'électronavigateur s'arrangeait d'avoir gratis quand « Maiak » passait non loin d'Alaska.

La voix du capitaine du grand bateau était exactement ce qu'on attendait. Elle fit irruption dans le poste de pilotage de partout, sembla-t-il : du haut, de côté et même, parut-il, d'en bas. Cette voix était impassible, enrouée et si parfaitement ordinaire qu'elle remplit les gens de calme et de certitude. Dans cette voix il y avait quelque chose de la vie de tout les jours, elle « sentait » la maison.

– Viens à gauche, pas peur, j'ai dit !

– Facile de dire « pas peur », dit le capitaine.

En effet, dès que les deux bords se touchèrent, un des canots se fracassa. En plus les deux bords n'étaient pas du même calibre : le Petit avait un « bord », tandis que le Grand avait un mur d'acier haut de trente mètres tout percé de hublots illuminés. Pendant un instant un des ponts du mastodonte fut au niveau de celui, tout cabossé, du « Maiak ». Le bosco attendait déjà près du bord soutenu par deux matelots. Il fit un pas en avant, et en même moment on le saisit par les bras et le monta sur le grand bateau. Aussitôt des cartouches de cigarettes bulgares et des petits sachets avec des oignons japonais furent jetés sur le « Maiak » : on savait que « ceux-là » n'avaient plus rien, que « ceux-là » avaient déjà tout mangé sauf les patates et le saumon salé. On connaissait bien ces « ermites de l'Arctique » qui vivent comme ils veulent, vont où ils veulent et débarquent dans un port une fois tous les trois mois. Mais l'important était qu'ils savaient toujours où se trouvait la glace et qu'ils le communiquaient aux autres. C'est pour cela qu'ils étaient aimés, pour cela que tous les respectaient.

Cependant le temps était venu de rentrer à la maison ! Toutefois la tempête en se renforçant ne permettait pas de faire demi-tour. Le pauvre « Maiak » qui depuis deux jours essayait de faire de son mieux, n'arrivait pas à avancer : la puissance de son moteur était juste suffisante pour permettre au bateau de rester sur place dans cette tempête de force huit.

Le capitaine prit deux fois le risque de faire demi-tour, en vain. La sirène hurlait, les gens mettaient leurs vêtements chauds – vestes matelassées, chapkas, bottes de feutre, prenaient leurs papiers et les chaussons en peau de phoque joliment brodés, cadeaux pour les leurs, sortaient sur le pont instable, qui était balayé sans relâche par l'eau glacée.

Phénomène inexplicable ! Tous comprenait très bien que dans l'eau à moins sept degrés on est « cuit » en moins de cinq minutes. Pourquoi des vêtements chauds ?

Puisque même en été et avec la mer calme, l'équipage avait mis une vingtaine de minutes pour repêcher une caisse en bois jetée par-dessus bord pour l'entraînement. Mais, malgré tout, l'équipage et l'expédition continuaient à « jouer au sauvetage ».

Mais voilà qu'un beau matin on fut réveillé par l'absence de tangage. Le bateau se tenait à l'ancre près de la côte, protégé de la tempête par un énorme rocher. C'est que cette nuit le second, sans prévenir personne, sans demander l'avis du capitaine, avait pris le risque et arriva de mettre le bateau dans le sens du vent. Cinq heures après on avait passé le cap Dejnev et l'île Ratmanov ; ensuite, en vue du rocher Farow, le bateau se cacha derrière celle-ci, entra dans la baie de Providence et jeta l'ancre. Rien à dire au second : les vainqueurs ne sont pas jugés.

Dès que le tangage cessa, tous eurent faim. Certains sortirent sur le pont, dénichèrent sous une bâche des barriques avec des cornichons et de la choucroute, se mirent à manger cette manne même sans pain. D'autres allèrent à la cuisine voir s'il y avait encore des oignons japonais. Tout comme les compartiments d'un sous-marin se mettent à la pression normale après avoir fait surface, les estomacs de ces hommes, barbouillés par le tangage interminable, exigèrent autre chose que du saumon salé au pain mouillé. Ils exigèrent de l'épicé, du frais, du naturel.

Le gris permanent de la mer et du ciel des derniers mois disparut également, tout comme le mélange hideux des odeurs du fioul, de la bouffe en conserves et du suc gastrique. Au mois de juillet en cet endroit il y eut une éclipse de deux minutes, tandis que pour eux tous, il leur avait fallu plusieurs mois de rudes épreuves pour parcourir l'étendue des eaux marquée par l'ombre de la lune. Maintenant, hors de ce cercle ensorcelé des trois mers du nord, les gens sortaient aussi de leur torpeur, comme si seulement à partir de cet instant l'ombre de la Lune se retirait du Soleil. Les yeux reprirent leur éclat,

les voix – leur vivacité. Les prémices du retour à la vision et à la perception des sons.

Sur le fond de la mer turquoise on découvrit alors les tâches bleues des montagnes se confondant encore avec le ciel. Parfois entre les lourds nuages rasants l'eau de la mer, le soleil apparaissait l'espace de quelques secondes, transperçant le bleu du ciel de centaines de rayons lumineux. Alors l'eau et la terre illuminées de la chaude lumière orange, d'ennemis devinrent amis. Toutefois le vent ne cessa pas : dans une étroite crevasse entre les rochers de la côte, il arracha de la surface de la mer une épaisse couche d'eau, la transforma en embrun, en myriades de gouttelettes. Mais sa force fut insuffisante pour créer de la houle.

Le temps vint du rituel particulier : des « extraterrestres » – les chimistes – se tenant les uns aux autres pour ne pas tomber par-dessus bord, luttant contre un vent fort, sortirent sur le pont. Pâles, sentant le vomi et les réactifs, en chapkas, en vestes matelassées et en chaussons mis par-dessus les chaussettes en laine, ils s'avancèrent à la queue leu leu vers le bord, traînant des caisses noires et vides qui avaient contenu leur matériaux de travail. Puis, tous ensemble, ils les hissèrent au-dessus du bord, et, les visages impassibles, ils desserrèrent les doigts. Les caisses, tel le dernier symbole de leurs souffrances, disparurent dans les vagues.

A la fin des expéditions on se souvient toujours des chimistes. Pourquoi ? Personne ne le sait. Peut être parce que durant tout ce temps presque personne ne les voit. Qui sont-ils ? Ce ne sont ni les matelots, ni les hydrologues, ni les océanographes. Parmi eux personne n'avait jamais rêvé de la mer, des tempêtes, des voyages. C'est le hasard, la Providence qui les avaient catapultés dans ce bout de monde. Ce serait formidable si cette expédition, tout au début de leur vie d'adultes, ne soit seulement une courte éclipse, mais qu'elle demeure un souvenir de valeur, une épreuve de force de leur caractère.